

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE  
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME SIXIÈME

1887

LYON  
H. GEORG, LIBRAIRE  
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS  
G. MASSON, LIBRAIRE  
20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1887

Dans notre république, pour employer l'expression de M. Lortet, le président préside, mais le vrai directeur, celui auquel il faut faire remonter tout le mérite des résultats obtenus, c'est son premier ministre, M. Chantre, notre secrétaire général dont je n'ai pas à faire l'éloge, mais auquel je dois rendre justice.

Après cette année si bien remplie par vous, je suis heureux de céder mon fauteuil au professeur Gayet, si connu et si estimé.

Je suis confiant en l'avenir, car si notre Société a pu faire quelques progrès sous ma présidence, quelle marche ascendante ne suivra-t-elle pas sous la haute direction de notre nouveau Président !

DISCOURS DE M. LE D<sup>r</sup> GAYET

Président.

MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une véritable appréhension que je m'assieds sur ce fauteuil où vos suffrages m'ont appelé, car je succède à des hommes dont c'était la véritable place, et qui avaient à la fois la notoriété scientifique et une entière compétence pour diriger vos délibérations. Pour moi, absorbé par des devoirs multiples, retenu sur un terrain où m'enchaînent des obligations professionnelles impérieuses, je me demande si je pourrai jamais, malgré ma bonne volonté, vous être utile comme je le désirerais; et tout en vous remerciant de l'honneur que vous m'avez fait, je ne puis m'empêcher de vous exprimer mes craintes, presque mes doléances. Je compte donc, pour rendre ma tâche plus facile, beaucoup sur vous tous, beaucoup sur mes collaborateurs du Bureau et particulièrement sur notre infatigable Secrétaire général, toujours sur la brèche, et dont les relations scientifiques et les travaux si connus et si appréciés constituent une part importante de notre notoriété.

Vous n'attendez de moi ni une direction nouvelle ni même une impulsion dans la voie où vous vous êtes engagés depuis votre fondation. La Société d'anthropologie de Lyon a trop bien compris la nature et l'étendue de sa mission, pour qu'il soit utile de les lui rappeler. D'un autre côté, la science qui nous réunit a trop bien compris sa place, trop bien établi ses limites et ses droits, trop bien coordonné ses ressources, pour qu'il soit utile de vous en parler davantage. Après l'exposé magistral de Broca dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et le discours qu'il a prononcé ici même en 1879, après la leçon d'ouverture de notre collègue M. Chantre, après les discours prononcés à cette place même par mes prédécesseurs, que pourrai-je vous dire de nouveau? Aussi je préfère, et pour cause, descendre des hauteurs où ils se sont placés, et vous dire comment je comprends le rôle d'une société comme la nôtre, quelles règles, à mon avis, doivent la guider dans les communications de ses membres et dans ses discussions

Placés comme nous le sommes dans un centre intellectuel, important sans contredit, mais ne jouissant pas des avantages du grand nombre, ni de la puissance des diffusions qui sont l'apanage des capitales, nous devons offrir un point de ralliement à tous les travailleurs qui, dans notre région, poursuivent la vérité scientifique sur les voies les plus diverses. C'est à nous qu'il appartient de recueillir les travaux des géologues, des naturalistes, des biologistes, des géographes, des linguistes, des médecins, de tous ceux en un mot qui, de près ou de loin, s'occupent de science intéressant l'humanité. C'est parmi nous qu'ils doivent trouver l'intérêt qui soutient et encourage; plus encore, la discussion qui éclaire, échauffe, agrandit les horizons et constitue à la fois une preuve d'attention pour les opinions et d'estime pour les personnes. Toutefois il est à désirer que tous ceux qui aspireront à la large hospitalité que nous sommes disposés à leur offrir veuillent bien se souvenir que notre titre de *Société d'anthropologie* nous fait un devoir de leur rappeler que leurs communications, pour répondre à notre programme,

doivent se rattacher par un lien apparent à l'*Homme*, dont nous poursuivons l'étude. Le géologue nous parlera des révolutions de notre globe, mais avec le soin de nous signaler les rapports et les influences qu'elles ont eues sur l'humanité ; le géographe nous décrira les lieux qu'elle habite et les caractères qu'ils lui impriment ; le linguiste nous montrera la communauté ou les différences de son langage ; l'archéologue nous fera apprécier ses mœurs et ses aptitudes ; l'historien, son origine, son développement ou sa décadence, et ainsi de tous. La connaissance plus approfondie de l'homme, voilà le lien commun de tous nos travaux, et vous reconnaîtrez sans peine que le but, sans leur rien ôter de leur diversité et de leur liberté, ne fera que leur ajouter un intérêt plus grand.

Mais n'êtes-vous pas de mon avis, Messieurs, qu'un appel aussi large à la bonne volonté de tous nous impose le devoir d'une critique sévère. L'importance même de notre sujet d'étude, la variété de nos auxiliaires, la prodigieuse multiplicité de nos renseignements, leurs sources éparpillées sur toute la surface de notre monde, et où vont puiser des mains plus ou moins sûres, souvent inconnues, nous font un devoir de tout peser, de tout contrôler avant de l'admettre, et nous conduit à nous demander comment nous pourrions arriver à ce travail de sélection. Certes, aucun de nous n'y pourrait prétendre, car il supposerait des connaissances encyclopédiques hors de proportion avec le pouvoir humain, et, celui-là constituerait un type inconnu à l'anthropologie, qui se montrerait capable d'un pareil labeur. Mais ce qu'un seul ne saurait faire, plusieurs peuvent l'entreprendre, et il est à souhaiter que les membres de notre Société s'abandonnent sans réserve à la tendance naturelle de se grouper dans le sens de leurs compétences, pour constituer des sortes de premiers cribles où devraient passer toutes les communications, de quelque part qu'elles vissent. Nous comptons parmi nous des linguistes, qu'ils veillent sur la linguistique ; que les géographes surveillent les découvertes géographiques ; les géologues, les assertions géologiques, et ainsi de tous. De cette façon,

nous remplirons avec fruit cette première et importante mission de toute société, qui est de ne laisser prendre cours dans la science qu'aux choses qui le méritent. Peut-être l'idée que je viens d'exprimer prendrait-elle véritablement un corps, si vous jugiez à propos de la consacrer par un réel groupement en sections, qui rattacheraient entre eux les divers travailleurs. Les grandes divisions de l'anthropologie formeraient le cadre naturel de ce groupement ; et nous aurions, en suivant les idées de Broca :

- 1° Une section d'anthropologie zoologique ;
- 2° Une section d'anthropologie anatomique et physiologique ;
- 3° Une section d'anthropologie ethnologique.

Ainsi organisés en phalanges, vous seriez dans la meilleure position possible pour accomplir une œuvre éminemment utile aux sciences anthropologiques,

Je vous ai dit qu'une des difficultés matérielles les plus insurmontables auxquelles se heurte l'anthropologie, c'est la nécessité où elle se trouve de prendre ses documents dans le monde entier et de les recevoir en quelque sorte de toutes mains. Or, tous ceux qui sont ses pourvoyeurs ne sont pas également dignes de foi, et leurs récits, comme leurs jugements, peuvent être suspectés pour beaucoup de raisons et pour des motifs très variés. Il y a, en effet, explorateurs et explorateurs : il y a les explorateurs instruits et ceux qui ne le sont pas, les explorateurs volontaires et ceux qui ne le sont que malgré eux ; il y a les explorateurs facétieux ; et enfin, comme on en a vu des exemples, des explorateurs guidés par les motifs les moins avouables. L'esprit de critique auquel j'ai fait allusion en commençant doit s'exercer à peser et à faire bonne justice de tous les produits hétérogènes ; mais ne devons-nous rien à tous les hommes de bonne volonté qui, par position ou par goût, sont entraînés vers les contrées lointaines et s'offrent à nous pour y être vos correspondants ? S'ils partent mal préparés ou pas préparés du tout, ils deviendront nos alliés les plus dangereux, parce que leur bonne foi restera la marque de toutes leurs com-

munications, et qu'on a toujours mauvaise grâce à discuter ce que la bonne foi recommande. Ce que je dis ici ne saurait être contesté, et dans notre Faculté de médecine, nous sommes tous les jours témoins du fait, alors que nous voyons bon nombre de chirurgiens de la marine nous demander des instructions en vue de leurs futurs voyages. Or, j'ai remarqué, et pour ma part je ne fais pas la moindre difficulté de l'avouer, que la plupart du temps, et à part quelques points sur lesquels nous avons plus spécialement appliqué notre attention, nous sommes individuellement hors d'état de leur donner les instructions à la fois scientifiques et pratiques qui leur sont indispensables.

Ne serait-ce pas l'œuvre qui naturellement devrait incomber à notre Société, et ne serait-ce pas faire un bien utile emploi de notre temps que de préparer, sous une forme à la fois brève et méthodique, une sorte de catéchisme de l'explorateur, où il trouverait sinon toutes, au moins la plupart des notions dont il aura besoin. Je sais bien que cette idée n'a rien de nouveau, et que toutes les fois que partent des expéditions scientifiques, elles reçoivent des instructions détaillées des sociétés savantes, mais son à-propos, en ce qui nous concerne, réside dans ce fait : qu'une société spécialement vouée à une branche d'étude indiquerait, une fois pour toutes, ce que doit observer et comment doit observer un homme que le hasard ou sa volonté entraînent vers les lieux où nous ne saurions ni le suivre ni le contrôler. Et de quel secours lui sera un semblable guide, toutes les fois que la fortune fera se trouver, dans les régions qu'il explore, ce que j'appellerai volontiers le maître fait, celui qui peut à lui seul dénoncer toute une question. Parmi les causes qui ont paralysé bien des bonnes volontés et entravé bien des résultats, je n'hésite pas à signaler, en première ligne, le manque de but et le manque de direction. Pourquoi, par exemple, la géographie médicale est encore si informé? Ce ne sont cependant ni la bonne volonté ni même la compétence qui ont manqué à son développement; son imperfection résulte de ce que la plupart de ceux qui ont travaillé pour elle l'ont

fait isolément, sans lien commun, et ne nous ont donné que des monographies intéressantes, sans doute, mais manquant de la valeur que leur aurait apporté une pensée commune. Permettez-moi sur ce point de vous donner un exemple, qui vous fera comprendre toute une pensée; je vous le cite parce qu'il est entièrement de ma compétence.

La cataracte est, comme vous le savez, une infirmité qui frappe l'humanité sans distinction de races et de latitudes, c'est une maladie de l'homme au premier chef. On lui a attribué des causes très diverses, et vous lirez qu'elle se développe sous l'influence des climats, des causes telluriques, de la chaleur, de la lumière, etc. Qui peut donc, mieux que la géographie médicale, résoudre cette question? Je l'ai cru et suis allé me renseigner dans un livre estimable, sans doute, mais qui porte l'empreinte de la pénurie dont je vous parlais, la géographie médicale de Falk; je n'y ai naturellement trouvé que ce que je savais déjà. J'ai alors songé à ouvrir une enquête personnelle, et j'ai adressé un questionnaire préparé avec soin à un grand nombre de médecins de notre marine et aussi à beaucoup d'autres, habitant diverses parties de notre globe. Les réponses me sont arrivées en grand nombre, toutes dictées avec une courtoisie et une obligeance dont je me plais à remercier leurs auteurs; mais faut-il vous le dire, pas un n'était capable d'éclairer la question que j'avais posée. J'ai bien appris qu'au Brésil, M. X. avait opéré tant de cataractes, qu'au Japon, on les traitait de telle manière, que dans la Russie du Nord, on en rencontrait beaucoup, mais rien n'a pu me faire deviner l'influence étiologique que je cherchais.

J'ai fait alors un retour sur moi-même et me suis demandé ce que j'aurais répondu au confrère qui m'aurait posé les mêmes questions que j'avais adressées aux quatre vents du monde. A ma grande confusion, j'ai dû comprendre que j'aurais été fort embarrassé, et qu'avant de chercher si loin et sans méthode, il était de mon devoir de m'enquérir autour de moi, et de le faire dans les conditions de la seule recherche anthropo-

logique. Cette pensée a été pour moi l'origine d'un travail borné à la région lyonnaise, mais qui m'en a plus appris que tous mes autres renseignements venus de si loin.

C'est qu'en effet l'observation doit être conduite suivant des règles particulières à chaque but qu'on se propose. Si l'exactitude des faits est indispensable, leur nombre, leur répétition périodique ou non, leurs relations avec d'autres, ne sont pas moins indispensables à connaître, et parmi les caractères faut-il savoir choisir encore les plus caractéristiques. Faire cela d'instinct, sans longue préparation, constitue le génie de l'observation, mais il est si rare que si on ne comptait que sur lui, la science, pour marcher plus sûrement en marcherait à coup sûr moins vite. Il ne faut pas dédaigner les services du grand nombre, mais il faut les aider, les préparer, les diriger ; il faut imprégner les esprits de la règle scientifique et de la méthode précise.

Qui, mieux que les sociétés savantes, pourrait édicter ces règles et établir ces méthodes ? Ayant à la fois le temps, le nombre et le savoir, groupant les facultés les plus diverses, toutes les aptitudes, toutes les tendances, visant tous les buts, elles peuvent les fondre dans une entente commune, et en établir l'unité sans en détruire l'originalité. Le naturaliste peut dire : Voilà ce que je veux savoir et telles sont mes méthodes ; l'historien, l'archéologue, le linguiste, le géologue, le géographe, en font autant, et la société tout entière indique tous les buts et tous les moyens.

Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il y aurait dans l'étude des desiderata de notre science et des moyens d'y répondre un travail atrayant et surtout utile, et nous pourrions nous en occuper sans nuire à l'originalité de nos séances, à peu près comme l'Académie s'occupe du Dictionnaire. Dans tous les cas, ce ne sont pas des propositions que je vous fais, ce sont de simples idées que je vous expose, certain que vous saurez y prendre ce qu'il y a de bon, et laisser ce qu'elles peuvent avoir de chimérique.

Un dernier point sur lequel je voudrais appeler votre attention, c'est celui de nos devoirs comme Société locale, vis-à-vis de l'anthropologie locale. N'est-ce pas pour nous une obligation filiale de recueillir tous les faits qui se rattachent à nos ancêtres immédiats, de savoir leur origine, leurs aventures, leurs travaux, leurs mœurs, leurs croisements; d'étudier le terrain sur lequel ils ont vécu. C'est ce qu'avait compris le collègue éminent dont nous déplorons la perte récente et douloureuse; la mort, en nous l'enlevant, a marqué de son sceau ses remarquables travaux, et nous fait un devoir d'en suivre l'esprit et les tendances.

Et maintenant, Messieurs, que dirai-je de nos discussions, qui puisse leur donner un attrait qu'elles n'aient pas? Est-il possible de les demander plus sérieuses et plus courtoises, de leur ajouter quoi que ce soit en fait de conviction et de libéralisme. Pénétrés de la grandeur de notre sujet d'étude, de l'imprescriptible droit de toutes les croyances, nous ne cherchons tous que la vérité, et nous la cherchons avec calme, dans la rencontre pacifique des opinions et le respect des personnes.

Je vous demanderai cependant une chose de plus, dont vous n'avez pas eu besoin jusqu'ici: c'est beaucoup d'indulgence pour votre président.

#### ÉLECTION

M. Cartailhac, membre correspondant, est nommé à l'unanimité membre honoraire de la Société.

#### CANDIDATURE

M. Houssay, maître de conférences à la Faculté des sciences, est présenté pour faire partie de la Société. Sa candidature sera mise aux voix dans la prochaine séance.